PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Thierry Wanegffelen
Pierre Chaunu

Une difficile fidélité

Catholiques malgré le concile en France (XVIe-XVIIe siècles)

Collection « HISTOIRES »

Michel ANTOINE
Le dur métier de roi
Etudes sur la civilisation politique de la France d'Ancien Régime

Brigitte BASDEVANT-GAUDEMET
Le jeu concordataire dans la France du XIXe siècle

Mireille BAUMGARTNER
L'Église en Occident. Des origines aux réformes du XVIe siècle

Philippe J. BERNARD
De l'utopie moderne et de ses perversions

Denis BUICAN
Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France
La révolution de l'évolution

Pierre CHAUNU
Histoire et imagination. La transition
Les fondements de la paix. Des origines au début du XVIIIe siècle
Les enjeux de la paix. Nous et les autres (XVIIIe-XXIe siècle)

Pierre CITTI
Contre la décadence

André CORVISIER
La guerre. Essais historiques

Jean-Nicolas CORVISIER
Aux origines du miracle grec
Peuplement et population en Grèce du Nord

Monique COTTRET
La Bastille à prendre
Histoire et mythe de la forteresse royale

Jacques DUPÂQUIER
Pour la démographie historique

Yves DURAND
Vivre au pays au XVIIIe siècle
Essai sur la notion de pays dans l'ouest de la France

Jean-Paul DUVIOLS et Annie MOLINIÉ
Enfers et damnation dans le monde hispanique et hispano-américain

John H. ELLIOTT
Richelieu et Olivares

02484006 6

Une difficile fidélité

2000-26128

HISTOIRES

Collection dirigée par Pierre Chaunu

UNE DIFFICILE FIDÉLITÉ

CATHOLIQUES MALGRÉ LE CONCILE

EN FRANCE

XVIe-XVIIe SIÈCLES

THIERRY WANEGFFELEN

Préface de Pierre Chaunu
Membre de l'Institut

Presses Universitaires de France

DL-10 09 1999 37470

BnF
RHS

ISBN 2 13 050226 1
ISSN 0246-6120

Dépôt légal — 1re édition : 1999, septembre

© Presses Universitaires de France, 1999
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

In memoriam
Jean Jacquart, mon premier maître,
à qui j'aurais aimé offrir ce livre de son vivant.

A tous ceux qui, chacun à sa manière,
se voulant d'Église, osent malgré tout une fidélité paradoxale,
critique et pleinement adulte.

BIBLIOTECA
CENTRAL

ISBN 2 13 050334 1
ISSN 0294-4328

Dépôt légal — 1re édition : 1999, septembre

© Presses Universitaires de France, 1999
14bis, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris

« [...] ce nouvel article de votre foi qu'il faut être papiste ou huguenot. »

Charles Du Moulin, 1565.

« Deux religions, la catholique et la réformée ? Des religions plutôt, car il y en eut bien plus que deux, et la fécondité d'un siècle élémentaire ne s'est point limitée à dresser face à face un protestantisme bien coordonné et un catholicisme bien expurgé. »

Lucien Febvre, 1929.

Sommaire

Préface de Pierre Chaunu XI

Abréviations des livres bibliques cités XVII

Ouverture – La chasse aux catholiques critiques 1

La fidélité, même critique, à l'Église visible : une spécificité catholique ? 2
Histoire des vaincus, histoire de traces 12
Érasme, une figure tutélaire ? 15
Pantagruel, un catholique critique contre Rome et Genève 18
L'archéologie d'une sensibilité religieuse oubliée 25

Chapitre I – La réforme des catholiques 27

Les abus en question 32
Le concile de Trente n'aura pas lieu 43
Face à la réforme tridentine, le refus de l'embrigadement confessionnel 49
Fidélité et continuité catholiques : la réforme, non la rupture ... 57

Chapitre II – Le concile des tridentins 69

Le conciliarisme est un catholicisme 72
Tyrannie papale, superstition papiste 75
Les dogmes chrétiens entre Incarnation et controverse 80
Les fruits du tridentinisme, 1 : la justification par la foi seule devient une hérésie 88
Les fruits du tridentinisme, 2 : l'invention du sacrifice de la messe . 98

CHAPITRE III – LE SENS DU MYSTÈRE 111

Le rejet des arguties des théologiens 112
Un agnosticisme croyant 114
La présence corporelle, *in mysterio sacramenti* 120
Fonder l'unité sur le mystère 123

CHAPITRE IV – L'AUTRE MESSE 129

La liturgie et ses enjeux 132
Attente et confusion : la Cène incertaine de Français catholiques 136
Le besoin d'une liturgie plus participative 142
Aménagements liturgiques et préservation de l'ordre public : Étienne de La Boëtie fin 1561 149
Vraie et fausse réforme liturgique : la *messe réformée* de l'évêque Jean de Monluc et la prétendue *messe de saint Pie V* 152
Réponses tridentines, 1 : mystère mais pédagogie des sacrements 160
Réponses tridentines, 2 : le calice pour tous dans les années 1580 ? Des succédanés liturgiques 163
La *messe de Charlemagne* : une pure fiction liturgique ? 165

CHAPITRE V – VERS L'HÉRÉSIE 177

Une inquiétude sur la validité de la Réforme tridentine : la preuve par la rigueur 182
Le Dieu caché de Port-Royal : la présence dans le secret 192
Le rigorisme, un autre fruit du tridentinisme ? 196
Le paradoxe janséniste 203
Hors du tridentinisme 208

ÉPILOGUE 215

Références bibliographiques des travaux cités 221

Préface

« L'honneur est rare, l'honneur est grand. »

Cette phrase, je l'emprunte à Lucien Febvre. Elle traduit parfaitement le sentiment que j'éprouve, en présence de l'œuvre de Wanegffelen qui me comble, et devant la tâche qui m'incombe, redoutable, mais agréable, de la préfacer. Lucien Febvre, né en 1878, nous a quittés un des derniers jours de septembre 1956, à Saint-Amour, au Souget, dans le Jura, dans un coin de terre où mûrit le vin d'Arbois. En 1956, Thierry Wanegffelen n'était pas né. Plus d'un siècle donc sépare le maître et le disciple. Après avoir roulé toute une nuit, nous étions, ma femme et moi, sous les arbres du Souget, pour les obsèques très sobres du « professeur ». Nous avions demandé le chemin. Ah oui, le « professeur », ce mot nous a frappés, il est gravé dans notre mémoire. Ainsi s'enchaînent les générations. A chacun il incombe de transmettre et d'accroître. Les grandes œuvres sont fécondes bien au-delà de la mort de l'auteur. Le disciple, aujourd'hui – c'était son devoir, le seul vrai hommage dû au maître, qu'il n'a pas connu – a enrichi, il va au-delà. Lucien Febvre serait comblé. Le bonheur est pour nous.

Il faudra bien peser les mots. « Catholiques malgré le Concile. » « Une difficile fidélité. » « En France aux XVIe et XVIIe siècles. » Avec une conclusion qui chevauche les siècles et s'achève sur l'après-Vatican II et une autre « fidélité difficile », celle qui se veut fidèle malgré le dernier Concile (en trop ?). Et naturellement en France, le terrain, une fois de plus, était bon. J'ai le sentiment de mieux comprendre.

La cassure, le tumulte du XVIe siècle fascine les historiens. Les deux Réformes affrontées marquent durablement la Chrétienté occidentale, celle qui a porté

le germe d'un « super néolithique » dont nous sommes fiers et quelque peu accablés, la révolution issue des multiplicateurs sensoriels et des prothèses de la main, du muscle, du nombre des hommes et des orthèses du cerveau. L'aventure que nous vivons est de près et de loin issue d'une aventure spirituelle que Thierry Wanegffelen nous propose d'observer à partir d'un coin commode bien aménagé, ces hommes du mitan. Il a écrit ailleurs : « Ni Rome ni Genève, des fidèles entre deux chaires en France au XVIe siècle. » Aujourd'hui, il précise toujours dans le mitan, à l'extrême pointe d'une frontière, le bord extrême d'une frange, ces fidèles quand même à la face ridée d'une vieille Église, qui se situent avant, à côté, très au-delà, comme impatients d'un concile qui aurait réussi par moins de hâte, par plus d'ouverture sur le cœur de la connaissance… et plus de bienveillance pour les fidèles nostalgiques d'antan.

Avant, après, ailleurs, pour les mieux comprendre, ils ont échoué, ces fidèles, malgré le Concile (de Trente) qui nous aident – felix culpa – *à comprendre, en France, c'est là qu'il les faut chercher. Les vraies grandes révolutions, celles qui bougent, ne s'appellent pas révolutions, elles évitent d'attirer le regard.*

Voyez le XIIIe siècle, lato sensu, *faites le commencer vers 1150-1170. Voyez la longue, féconde, terrible ascèse que Dieu impose à son peuple. Il a laissé dire « si tu manges… tu mourras », toutes les cultures depuis quarante à deux cents mille ans se sont efforcées de trouver le moyen d'échapper : le rite funéraire qui teste le passage de l'anté-histoire à peine humaine à la pré-histoire pleinement humaine a pour but d'assurer une surdurée convenable dans un au-delà médiocre.*

Apprenez la mort, dit le Dieu de l'Alliance et à leur interrogation anxieuse il répond durement : Je suis le Dieu Vivant, vous avez cet instant, je vous l'ai donné, apprenez à vous en servir. Et il faut attendre le cri de souffrance de l'exil et le paradoxe du lieu superstitieux à la Sion Sainte, comme le lieu unique de Sa présence pour que vienne la réponse : « Si vous m'aimez », si nous nous aimons, c'est mon affaire. Vous serez comblés au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Il faut quelques siècles encore pour commencer à comprendre et oublier et à nouveau entendre les « Paroles de la Vie éternelle ». Elles nous invitent dans l'éternel présent au commencement (Bereschith), *on dit aussi « au principe » « en Dieu, Dieu créa », c'est ainsi qu'il est convenable, à mon sens, de traduire les trois premiers mots si intrigants du livre, avec son pluriel du sujet accroché au singulier du verbe, ce clin d'œil, pour les chrétiens, sans aucun doute possible, trinitaire.*

Pour qui ce destin pleinement accompli ? Pour le peuple de l'Alliance (B'rit)

bien sûr… vous pouvez entendre, de la nouvelle Alliance. Comment, pourquoi en être ? Le bien vouloir, accepter l'offre, en avoir quelque désir… On parle aussi d'un Jugement (?). Les hommes, ceux qui croient avoir des droits, y tiennent. La requête est simple : Tu aimeras ceux que Dieu aime, ton voisin, ton prochain, ton frère…, mieux vaut préciser les règles au fil du temps, certains sont arrivés à 624 prescriptions. C'est beaucoup. Lui *a dit : « Tu aimeras. » C'est plus court mais c'est plus difficile. Il le sait puisque son Fils est venu. Lui le sait et Il pardonne au dernier moment qui accepte d'être pardonné et en éprouve le besoin.* Lui, *Il a dit : « Je ne te condamne pas ». Il sait que les hommes y tiennent, qu'il leur faut ce jugement. Ils l'auront donc. A Lui de le conduire comme il l'entend. Accepter de ne pas quitter l'Alliance dans le désert, renoncer à la douce sécurité des oignons et des beaux tombeaux d'Égypte, cela suffit et c'est facile à reconnaître et pour les enfants qui se bousculent à la porte, ces pagano-chrétiens à qui on ne demande pas grand-chose et qui ont poussé rapidement dehors les judéo-chrétiens… mais jusqu'à Constantin, ce n'est pas sans risque… Plus tard, le peuple devenu nombreux des baptisés discerne encore la frontière qui les sépare des autres… les hérétiques à l'Est et les* pagani *à l'ouest.*

Quand la Parousie ? Quand la fin qui est le vrai commencement ?… et ce jugement ?

Requiescat in pace. *La mort, pourquoi la craindre ? Dormir dans la Terre bénie et se réveiller avec ceux qui ont porté le signe, la marque de l'eau sur le front. Le Jugement ne peut être que dernier. Au début, on le croyait imminent… Mais il était par avance acquis sur la terre, tant que le choix est difficile et dangereux. Puis il s'éloigne et de ce fait, il perd de son acuité. Dieu aime les petits et les humbles, de toute manière, Il aura pardonné. Jamais, dans aucune culture l'angoisse de la mort n'aura été aussi efficacement exorcisée qu'au cours du Ier millénaire chrétien, à l'Ouest qui, sans état d'âme, sans les angoisses de la construction dogmatique à l'Est, ses schismes, ses hérésies, a reçu une vérité en gros univoque et bien établie. Les moines sont à l'avant-garde de l'impatience de l'homme pour son Dieu et peut-être de l'angoisse du Jugement. Les humbles surtout, qui n'échappent pas totalement aux souvenirs d'un passé païen qui a perdu beaucoup de son venin, attendent, leur confiance serrée sur leur baptême, sans trop de crainte. Le Christ connaît les siens et Dieu sait oublier, c'est si loin et Il est si grand.*

La modernité commence au XIIe *siècle et culmine une première fois au* XIIIe. *Latran IV (1215) marque l'étape décisive de notre histoire : l'obligation de la*

communion et de la confession annuelle – accordez-lui un siècle pour une mise en place presque sans faille – abat le barrage entre clercs et laïcs, cléricalisation en obligation des laïcs (comme cela s'était passé en Eretz Israël *dans la période post-maccabéenne) tout en exaltant le pouvoir clérical. Jules Ferry et ses amis qui proclament : « Le cléricalisme c'est l'ennemi » n'avaient pas songé à placer au début du XIIIe siècle sa date de naissance.*

Comptez sur les clercs cruellement soumis à un célibat encore très partiel pour faire entrer la dîme, si besoin est, sous menace de damnation, pour le moins éternelle. Prospérité au quotidien. Tout craque au XIVe, avec elle. Et les signes (schismes, peste… famine, guerre sauvage) ne manquent pas : le Jugement s'approche, après s'être dédoublé. Les clercs en confession – l'ordre public et la protection des faibles l'exigent – ne manquent pas d'enseigner ce très inquiétant jugement particulier où Dieu étudie cas par cas. Rassurant dans son intention première, le Purgatoire qui reste longtemps au passage et se précise lentement au fur et à mesure de sa présence rappelée aux esprits inquiets. Et les cadavres des pestiférés que l'on ne parvient plus à conduire en terre chrétienne (danses macabres puis représentation de transis accusent) font ressurgir la mort dans son horreur, qui happe les vivants. La vue de ces cadavres verrouille la porte de sortie. En d'autres temps, à partir du XVIIIe siècle, la crainte du jugement et des au-delà de cruauté qu'elle promet généreusement a pu rendre attrayante une mort sans au-delà autre que le néant, manière savante de dire le Rien, *dérisoire, impensable, inimaginable…*

La crainte du Jugement et de l'au-delà ensemence le terrain psychologique du temps des Réformes, quand fleurissent sur les murs les danses macabres. Contre l'angoisse du Jugement qui tue plus cruellement que la crainte naturelle de la mort, les réponses se multiplient. Elles se situent sur deux volets : la médiation ecclésiale devenue hélas cléricale (ce qui change tout) et le pouvoir immédiat non délégué du Christ, Fils et Père. J'anticipe, le Père est calviniste, le vrai homme uni au vrai Dieu en Christ, luthérien et catholique (archéo-catholique). Quoi qu'il en soit, c'est la fin de la belle unité qui était le fleuron du christianisme latin.

Je sais la fragilité du « ce qui a été, c'est ce qui ne pouvait pas ne pas être. » S'il en était ainsi, on pourrait prévoir, outre le passé, l'avenir. J'ai souvent plaidé « la logique de l'imprévisible ». Notre tendresse va naturellement, à ces hommes (vous apprendrez avec Thierry Wanegffelen à les aimer, aujourd'hui plus et mieux encore dans sa « Fidélité difficile » qu'hier dans l' « entre-deux-

chaires »). Nous croyons à tort leur ressembler tant nous apprécions leur vertu. Ils ont raison de ne pas vouloir sacrifier la mémoire et la continuité, de ne pas rejeter leur mère ridée, ils n'ont pas tort d'en appeler à un passé pas très lointain trahi, un passé dont nous mesurons mieux qu'eux, combien il peut être porteur d'un futur pour eux lointain et que personne alors ne peut imaginer.

Mais sans plus d'information que celle que Thierry Wanegffelen me fournit, je suis obligé de constater qu'il leur manque les deux seules armes efficaces : une Église parée de son échec, c'est-à-dire comme elle a su l'organiser en Espagne, enrichie de la présence d'une autre Église, Église de Dieu contre celle masquée du Diable, véritable et fausse Église. Chaque Église, l'ancienne qui a la légitimité et la durée, la nouvelle qui a la proximité retrouvée au-delà des brouillards et des trahisons, qui, par l'Écriture parle dans la langue que je comprends, la Parole de Christ, chez Luther, de l'Éternel, chez Calvin. A quel autre irions-nous, dit Pierre au divin maître, « Tu as les paroles de la Vie éternelle ». Sola Fide *et* Sola Scriptura, Sola Scriptura *fournissant au* Sola Fide *ses armes. C'est là qu'intervient le génie de Luther, retrouvant chez Paul l'arme absolue de la gratuité, sans besoin d'une médiation cléricale. Le Sacerdoce est universel, au début du moins, et ne le criez pas trop fort à Genève, le corps pastoral risquerait d'en prendre ombrage.*

Et le Concile dans tout cela ? Le pape n'en a pas voulu tant qu'il risquait d'être celui de l'Empereur ; pris bien en main (1545-1563), avec de longues interruptions, il ne peut être le concile de la fusion mais de l'organisation d'une longue guerre de tranchées.

Je ne veux pas rouvrir un débat… Thierry Wanegffelen était à peine né. Je n'ai jamais cru aux chances d'un Concile précoce. Il n'aurait rien réglé…, la confessionalisation, les clercs étant devenus ce qu'ils étaient, s'est révélée sans doute un moindre mal. Le Concile tardif et cadenassé, le Concile antiluthérien a évité un éclatement, permis une consolidation qui a servi le Sud et indirectement le Nord principalement luthérien, chacun faisant le ménage dans son coin.

L'Espagne est à l'abri. L'autre est là, proche, visible. « Je suis des vieux chrétiens, dit Sancho à son maître, pour être duc, c'est assez. » Pour être duc, c'est même trop. Mais pour être sauvé, c'est assez. Un vieux chrétien a sa carte du ciel pendue au cou. Il ne court aucun risque, il le sait, l'Inquisition a tout pouvoir, elle ouvre aux vieux chrétiens les portes du ciel. C'est l'ancienne gratuité collective, c'est l'Alliance renouvelée. Les Réformés n'ont rien à faire ici. Leur sort est vite réglé au début du règne de Philippe II. Le conflit est intra, *catholique.*

Le cardinal primat de Tolède, le grand Carranza a payé de dix-sept ans de prison l'ombre d'un soupçon d'érasmisme à une époque où le pape lui-même n'est pas toujours à l'abri d'un lapsus. L'Italie a vraiment porté le concile de Trente. Il lui doit une relative modération dans la rigueur et son excellent latin.

*La Scandinavie et l'Est profond se sont confessionnalisés protestants. Sans problème. L'Allemagne moyenne et occidentale a connu la tempête, tôt. C'est un avantage, et comme elle est politiquement éclatée, elle a réussi l'impossible partout ailleurs de la double légitimité du génial compromis d'Augsbourg (1552-1555). Restent la France et l'Angleterre. L'Angleterre a choisi le mitan. Elle n'a pas évité la guerre..., sur deux fronts, ce qui est peut-être un avantage. La France, ce colosse, plus d'un tiers de la chrétienté catholique..., un colosse politique qui tient à son unité... Et beaucoup de cartes protestantes. L'éclatement est différé, il sera d'autant plus rude qu'il est différé. L'État joue en faveur d'une unité qui ne peut être que gallicane tridentine... Ou gallicane en appel d'un concile à un autre que personne ne pourra ni ne désirera jamais vraiment réunir. Il faut trente-cinq ans de guerre pour déboucher sur l'Édit de Nantes (1598), compromis sur la base de l'*Uti possidetis, *qui a le mérite éphémère de ne contenter personne. Son échec ne résout rien. Le conflit se déplace (la querelle au sein de l'Église catholique autour de l'*Unigenitus, *1713), plus sournois et infiniment plus destructeur des âmes que ne le furent les conflits armés du XVIe siècle, quand on passe des massacres à la guerre réglée, avant le retour à la persécution et au départ contraint. La France a eu l'art de travailler pour le roi de Prusse. L'Europe n'a pas jugé bon, on la comprend, de lui en savoir gré.*

Le plus grave pour la Chrétienté (plurielle, ce n'est pas grave), c'est qu'elle aborde désormais un défi beaucoup plus sévère. Elle ne sait pas répondre aux sourires d'un univers exploré vers les deux infinis, grâce aux multiplicateurs sensoriels. Puisque le Dieu de notre tribu est aussi le Dieu des Mages, le dieu de l'univers aurait pu relativiser l'angoisse du jugement. Grégoire de Naziance... Hans Urs von Balthazar... et quelques autres au cours des siècles ont su dans les paroles mêmes du Notre Père discerner ce qui est vraisemblablement le secret ultime de la fin des temps, le Salut universel qu'exigent la grandeur et la gloire de Dieu. L'espérance en est bien gardée au sein de nos cœurs.

Pierre Chaunu,
de l'Institut.

Abréviations des livres bibliques cités

Jb	Livre de Job.
Is	Livre d'Isaïe.
Mt	Évangile selon Matthieu.
Mc	Évangile selon Marc.
Lc	Évangile selon Luc.
Jn	Évangile selon Jean.
Ac	Actes des Apôtres.
Rm	Épître aux Romains.
1 Co	Première Épître aux Corinthiens.
Col	Épître aux Colossiens.
Tt	Épître à Tite.
Jc	Épître de Jacques.

Le premier chiffre renvoie au chapitre, le suivant au verset. Ainsi Jn 9, 7 désigne le verset 7 du chapitre 9 de l'Évangile selon Jean.

OUVERTURE

La chasse aux catholiques critiques

« [...] ni plus ni moins que le bon veneur reconnaît aux voies de quelle grandeur est le cerf sans le voir [...]. »

Étienne Pasquier, 1560.

A première vue, le *catholique critique* a tout du snark de Lewis Caroll, qu'on chasse sans savoir précisément ce qu'il est, chacun ayant sur lui son opinion, différente de celles des autres. Car nous parlons du XVIe siècle, l'époque de la naissance et de l'affirmation du protestantisme ; si bien que la définition du catholique qui s'impose est en fait négative : le catholique, au contraire du protestant, n'a pas rompu avec l'Église. Or, le protestant – autre définition évidente – est quelqu'un qui proteste. Seulement, de la critique à la protestation, il n'y a, en apparence au moins, qu'un pas.

Voilà posé, dans sa redoutable simplicité, l'un des problèmes suscités par l'étude du temps des Réformes : au moment où se déchire irrémédiablement la chrétienté d'Occident, qu'est-ce donc qu'être protestant, qu'est-ce qu'être catholique ? La question peut surprendre, on la jugera peut-être superflue, purement rhétorique... Elle s'impose, en fait, à l'historien, elle lui paraît même de plus en plus délicate à mesure qu'il poursuit ses recherches sur le fait religieux au XVIe siècle. Les solutions simples semblent insuffisantes, elles ne rendent pas compte de ce passé qui se révèle sans cesse plus complexe. Car on ne saurait se contenter de se concentrer sur l'appartenance effective à tel ou tel groupe religieux, expliquée en termes de réseaux, d'influences et de conformisme. L'historien, en effet, aurait alors le sentiment de s'en tenir à l'écorce sociologique du problème, de ne pas en aborder le cœur, bien sûr religieux, Lucien Febvre a assez insisté

sur ce point[1]. Devrait-on, en conséquence, inventorier les dogmes auxquels sont censés croire ceux qui adhèrent à l'une ou l'autre des Églises rivales alors constituées ? L'époque, après tout, a été le temps des confessions de foi, ces textes doctrinaux imposés aux masses chrétiennes par les ecclésiastiques de tout bord... Des théologiens habiles pourraient même distinguer entre ces articles de foi, déterminer ceux qui, véritablement, purent compter, les critères par excellence : la doctrine de la justification, celle de l'eucharistie... Mais l'historien n'est pas, surtout pas un dogmatisant[2] : comptent pour lui bien moins les formules et les distinctions théologiques que l'écho qu'elles éveillent dans les cœurs et les consciences[3]. Plutôt que l'orthodoxie des institutions et appareils ecclésiastiques, et davantage encore que leur sociologie, l'intéresse donc ce que, face aux gens d'Église, leurs catéchismes et leurs prescriptions de toutes sortes, des hommes croyants ont été, ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont eu effectivement le sentiment de vivre.

La fidélité, même critique, a l'Église visible : une spécificité catholique ?

D'où son souci de saisir les spécificités protestante et catholique, au-delà des normes dogmatiques et éthiques et du jeu du conformisme et des solidarités socioculturelles. D'où, dans l'espoir d'y parvenir, la lapalissade initiale : *le protestant est quelqu'un qui proteste*, car il peut être plus facile de définir d'abord le protestant. Pour y parvenir, il est utile de souligner d'entrée la double étymologie de ce terme. Hélas, on se contente trop souvent de rappeler qu'il s'est diffusé à la suite de la *protestation*, en 1529, de cinq princes et quatorze villes libres allemandes contre l'intention d'une nouvelle diète (ou assemblée) d'Empire de remettre en vigueur la législation antiluthérienne de 1521. Mais s'en tenir à cette seule explication réactionnaire, du moins protestataire, du mot, c'est

1. Voir le titre-programme de son recueil d'études et de recensions sur la période : *Au Cœur religieux du XVIe siècle*, Lucien Febvre, 1957/1983.
2. *Ibid.*, p. 71. Voir aussi p. 80.
3. *Ibid.*, p. 355.

oublier son étymologie positive, ou affirmative – enfin identitaire –, qui assimile les protestants aux « vrais » fidèles du Christ, ceux qui *protestent* – c'est-à-dire témoignent – de la vérité de l'Évangile. Le singulier s'impose même : *le* protestant *affirme* et *professe* cette vérité, plus encore qu'il ne la *confesse*, puisque *protester* insiste sur une démarche, sinon individualiste, du moins fortement individuelle (on est devant – *pro* – donc face au groupe), alors que *confesser* renvoie à une affirmation collective de la foi chrétienne (on est avec – *cum* – donc membre du groupe).

Face au protestant, voici alors le *catholique*. Du moins ce qu'aujourd'hui, nous désignons par ce terme, qui a fini par acquérir un sens confessionnel. Et exclusif de tout autre, d'ailleurs : les protestants français contemporains en sont même venus à dire au Credo leur foi en la « sainte Église *universelle* » – selon le sens étymologique grec de *catholique* ! Mais il en allait autrement à l'époque moderne : alors, *catholique* renvoyait encore surtout à la vérité et à l'authenticité de la doctrine professée. Tous les chrétiens et Églises du temps revendiquaient donc pour eux-mêmes ce qualificatif, fussent-ils protestants et partant prompts à s'irriter des prétentions de leurs adversaires, « catholiques romains » voire seulement « prétendus catholiques », au monopole de la « vraie religion » et de la « véritable Église » ! L'emploi de *catholique* dans son sens étroit, pour la période moderne, paraît donc tout à fait abusif ; mais il s'impose tout de même, par pure commodité.

Or, au regard de la démarche protestante, l'attitude plus proprement *catholique* se discerne mieux : le souci de demeurer d'Église, et même de cette Église particulière constituée non seulement par l'action du Ressuscité et des apôtres, non seulement grâce aux efforts des Pères des cinq premiers siècles pour en rejeter les tendances jugées déviantes (les « hérésies »), mais encore, depuis lors, par une tradition longue, au XVIe siècle, de plus d'un millénaire. Une fidélité, donc, non seulement au Dieu que la Bible, Ancien et Nouveau Testaments, a présenté au premier chef comme fidèle malgré tout à son alliance avec une humanité communément adultère, mais encore à cette Église d'ici et maintenant, fût-elle romaine, trop humaine ! Une telle attitude se fonde sur l'Incarnation — de ce Dieu qui se donne au monde sur la Croix, et qui souffre, et qui se redonne encore dans sa chair aux hommes à travers l'eucharistie – pour valoriser la médiation – de cette Église dont la

dimension humaine, souvent navrante, parfois insupportable, n'en est pas moins inséparable du plan de salut divin. Cela saisi, l'historien pourra parler dogmes, et options ecclésiologiques, mais ce sera alors en les replaçant dans le cadre plus large d'une religion vécue, ou, pour mieux dire, d'une sensibilité religieuse donnée : ni pure et simple « confession de foi souscrite *ne varietur*[1] », ni sentiment vague de religiosité, mais courant de croyance et de piété, forcément divers et comparable à une couleur diffractée par un prisme en d'infinies nuances. Un courant au sein duquel des hommes mettent en jeu, pour se sentir chrétiens, des insistances sensiblement semblables, mais non strictement identiques.

Des sensibilités pourront alors être définies dans leurs grandes lignes. Tout autant que la reconnaissance de la diversité, le pluriel s'imposerait d'ailleurs, et, pour le XVIe siècle, il faudrait assurément évoquer *des* sensibilités protestantes – ce qui n'étonnera guère – mais aussi *des* sensibilités catholiques – ce qui intriguera peut-être davantage.

Ces remarques faites, il serait possible, sans doute, de présenter à grands traits le protestant français comme l'homme des courts-circuits, du lien direct, privilégié, du fidèle avec Dieu, enclin donc à rejeter les intermédiaires réputés « idolâtriques » puisqu'ils semblent faire écran entre les deux. Ce lien direct ne porte aucunement atteinte à la transcendance divine : au contraire, il implique la distance entre l'homme et Dieu car il conduit le protestant français à se tourner avant tout vers le Dieu qui fait grâce, donc à insister plus volontiers sur le Christ de l'Ascension, le Ressuscité en gloire, que sur celui de la Passion, le Crucifié souffrant. Il entraîne aussi à sa suite le souci de donner la première place à la dimension spirituelle, nous dirions mystique, de l'Église. – Bien sûr, on ne reste pas longtemps sur ces hauteurs où souffle l'Esprit, *l'hommerie* revient partout où il y a de l'homme, et le cléricalisme, ce fléau ecclésiastique, n'a pas épargné dès l'origine les grandes Églises protestantes, quoiqu'elles n'eussent cessé, depuis Luther, de proclamer le sacerdoce universel des croyants et se fussent donc toujours vigoureusement présentées comme non sacerdotales. Joseph Lecler, en 1955, a bien décrit la façon dont, finalement très vite, la « liberté chrétienne » prônée par Luther en 1520 a cédé la place à

1. *Ibid.*, p. 91.